

VIII

COLLEEN
MCCULLOUGH

LES MAÎTRES DE
ROME



J'AI
LU

Les maîtres de Rome

Volume 8

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les maîtres de Rome, volume 1 (*L'amour et le pouvoir*),
n° 3276.

Les maîtres de Rome, volume 2 (*La couronne d'herbe*),
n° 3583.

Les maîtres de Rome, volume 3 (*Le favori des dieux*),
n° 5620.

Les maîtres de Rome, volume 4 (*La colère de Spartacus*),
n° 5476.

Les maîtres de Rome, volume 5 (*Jules César, la violence et
la passion*), n° 7317.

Les maîtres de Rome, volume 6 (*Le glaive et la soie*),
n° 7960.

Les maîtres de Rome, volume 7 (*La conquête gauloise*),
n° 14158.

COLLEEN
McCULLOUGH

Les maîtres de Rome
César Imperator

ROMAN

Traduit de l'anglais (Australie)
par Jean-Paul Mourlon



L'Australienne Colleen McCullough (1937-2015) est l'autrice de plus d'une vingtaine de romans, dont le célèbre *Les oiseaux se cachent pour mourir*, best-seller international.

Brillante scientifique spécialiste des neurosciences et passionnée par l'Antiquité, elle se consacre pleinement à l'écriture et a entamé en 1990 son projet fou des *Maîtres de Rome*, immense fresque historique sur la Rome antique, publié ici en 11 tomes. Entreprenant un travail de documentation digne d'un essai historiographique, elle nous livre une saga exceptionnelle, portée par un talent de conteuse hors pair.

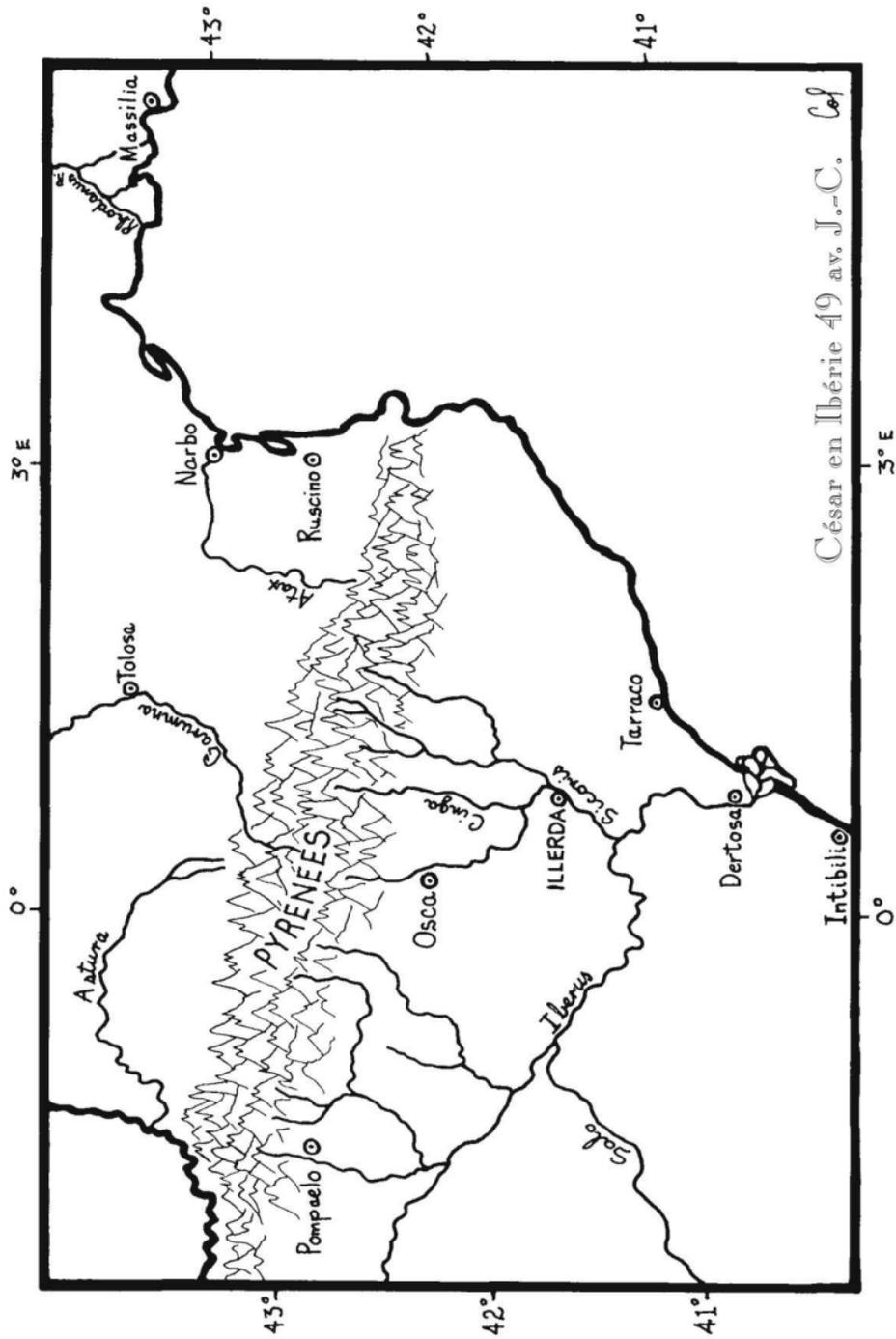
TITRE ORIGINAL
Deuxième partie de
Caesar

ÉDITEUR D'ORIGINE
William Morrow/Avon

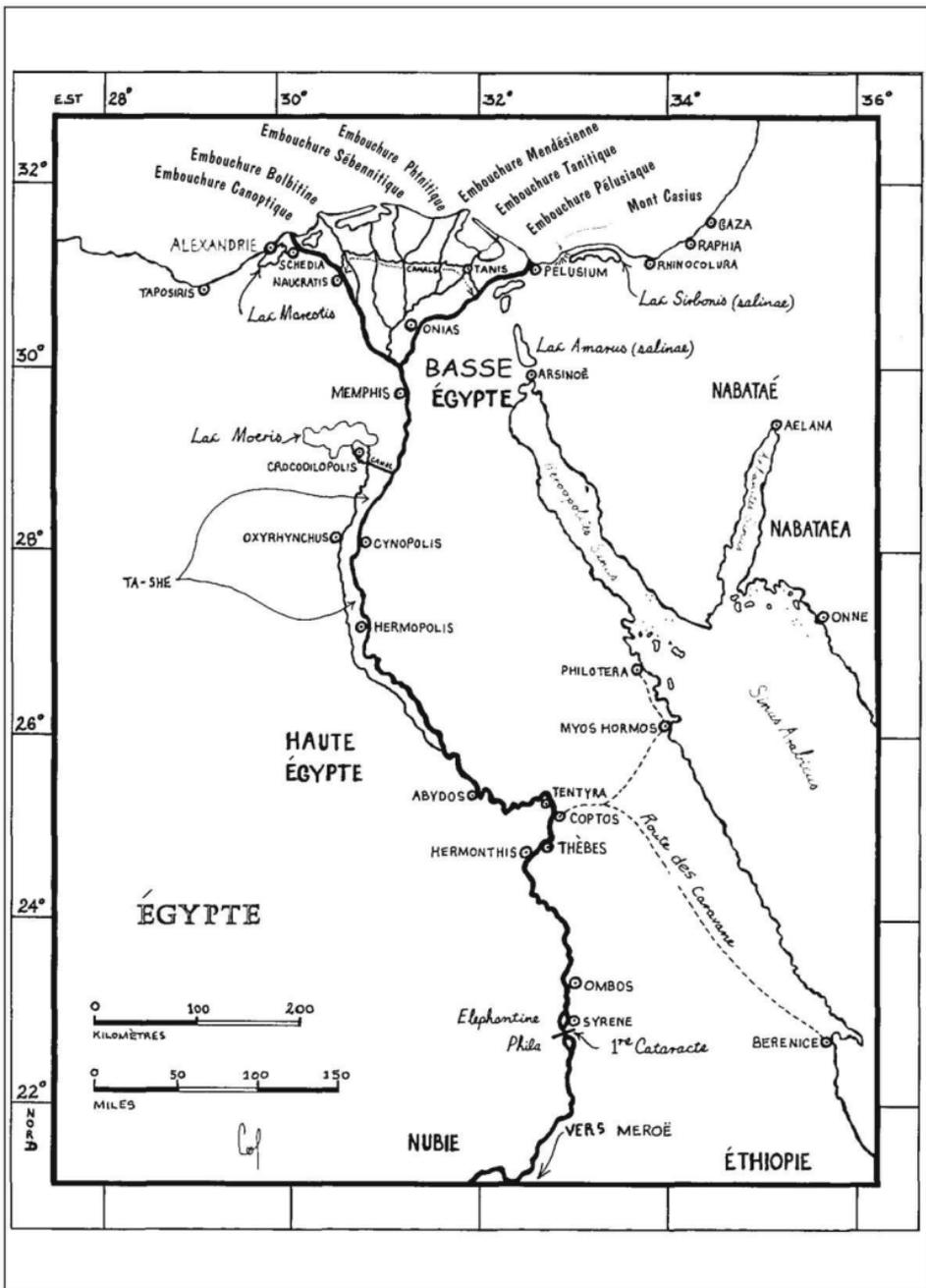
© Colleen McCullough, 1997

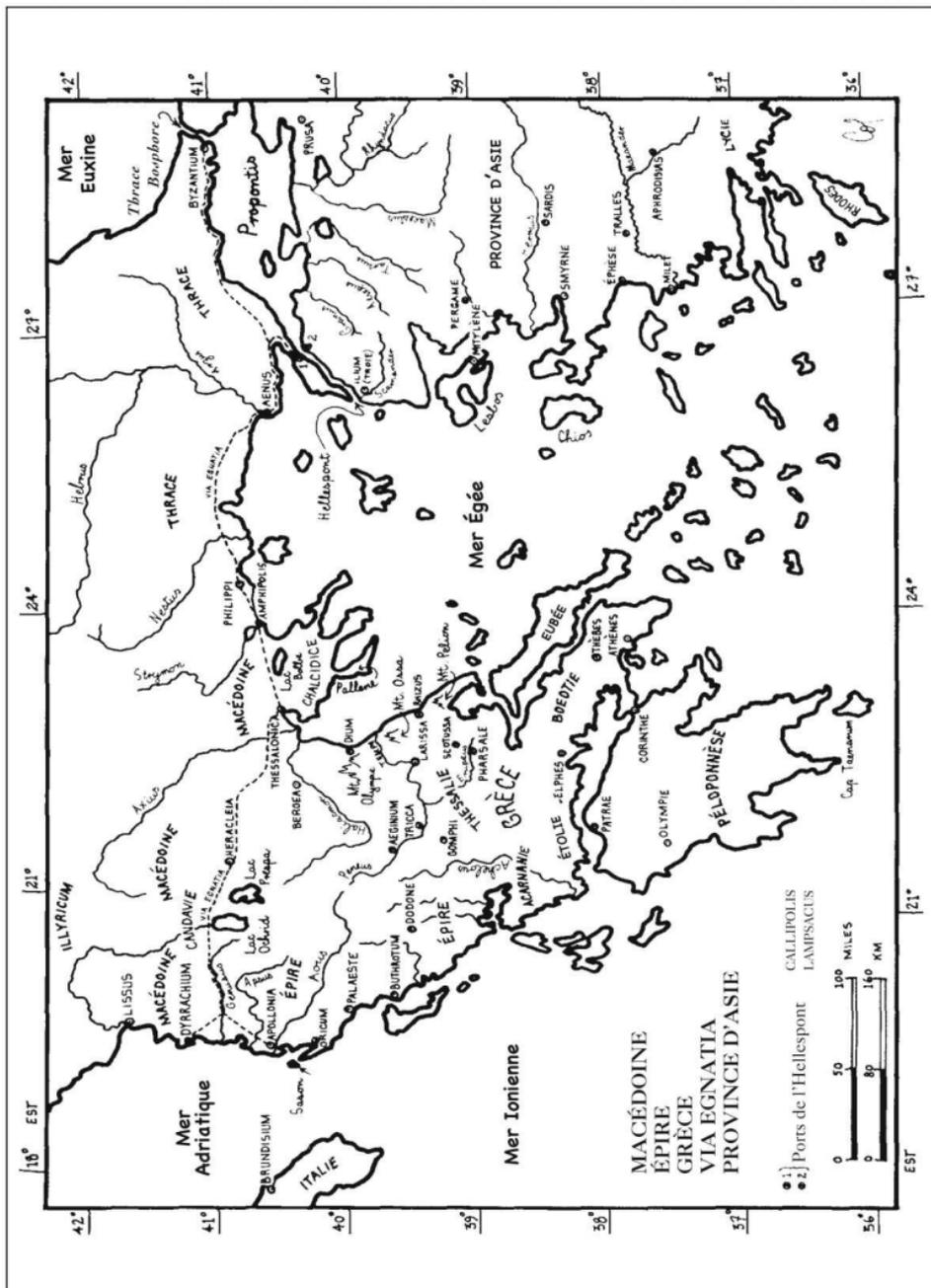
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© L'Archipel, 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



César en Ibérie 49 av. J.-C. Col





1) Ports de l'Hellespont
 2) Callipolis
 Lampisagus

Jules César : rappel historique

Issu de l'une des plus illustres familles romaines, dont l'origine remonterait à Vénus, Caius Julius César (100-44 av. J.-C.) a passé toute son enfance dans la Subura, le quartier populaire de Rome, ce qui lui vaudra, durant sa carrière politique, de jouir d'une popularité immense auprès de la plèbe. Très jeune, il fait la preuve de son éloquence en plaidant avec succès au Forum lors du procès de Dolabella (77 av. J.-C.). C'est en 69 av. J.-C. qu'a lieu son premier geste politique marquant : à l'occasion des funérailles de sa tante Julia, la veuve de Marius, César, alors questeur, prononce l'éloge du grand général. Après avoir servi une année en Ibérie ultérieure (Espagne) en tant qu'adjoint du gouverneur Antistius Verus, César rentre à Rome auréolé de gloire. En 65 av. J.-C., il est nommé édile et donne des jeux somptueux qui lui assurent une popularité plus grande encore. Deux ans plus tard, il est élu *Pontifex Maximus*, le plus haut titre dans la hiérarchie religieuse de Rome, et semble promis à la préture, dernier degré avant le consulat dans le *cursus honorum* (la « carrière des honneurs »). Pourtant, une bataille d'un genre nouveau l'attend : les *boni*, le clan ultraconservateur du Sénat réunissant les Caton, Catulus et autres Bibulus, ont juré de tout faire pour entraver son ascension vers le pouvoir¹.

1. Voir *Jules César, la violence et la passion*, L'Archipel, 1998.

Heureusement pour lui, César peut compter sur l'appui inconditionnel des femmes de son entourage : Aurélia, sa mère, qui veille à la bonne tenue de sa maisonnée ; Julia, sa fille, promise à Brutus pour servir les intérêts politiques et financiers de son père adoré ; et Servilia, sa maîtresse, la mère de Brutus. Sans oublier le soutien d'amis comme Crassus le ploutocrate ou Pompée le conquérant. Même si le jeu des alliances dans cette Rome de la fin de la République est fragile... Comme le dit César lui-même : « l'ami d'aujourd'hui peut devenir l'ennemi de demain ».

Depuis la répression sanglante de la conjuration de Catilina (64 av. J.-C.), intrigues, trahisons et assassinats sont en effet devenus le quotidien de la vie politique romaine. Et les ennemis de César se montrent de plus en plus redoutables, de plus en plus virulents. Ce dernier convainc donc Crassus et Pompée de former avec lui un triumvirat¹ grâce auquel les trois hommes se soutiendront mutuellement. Ses deux compagnons pourront ainsi, pour la deuxième fois, accéder au consulat. César n'est pas au bout de ses peines : le sacrilège de Publius Clodius, qui a profané les fêtes de la Bona Dea, réservées aux femmes, le contraint à divorcer de son épouse, Pompeia Sylla. De surcroît, il est couvert de dettes : si sa position de *Pontifex Maximus* lui permet un moment d'échapper à ses créanciers, il ne se tire d'affaire que grâce à un prêt de Crassus. Il peut alors partir gouverner l'Ibérie.

Une fois de retour à Rome, en mai 60 avant J.-C., César devient enfin consul, mais son collègue n'est autre que Bibulus, qui passe toute l'année à saboter son action. Face à des adversaires qui veulent l'abattre, il lui faut s'attacher plus étroitement Pompée, seul capable de les tenir à distance.

1. Voir *Jules César, le glaive et la soie*, L'Archipel, 1999.

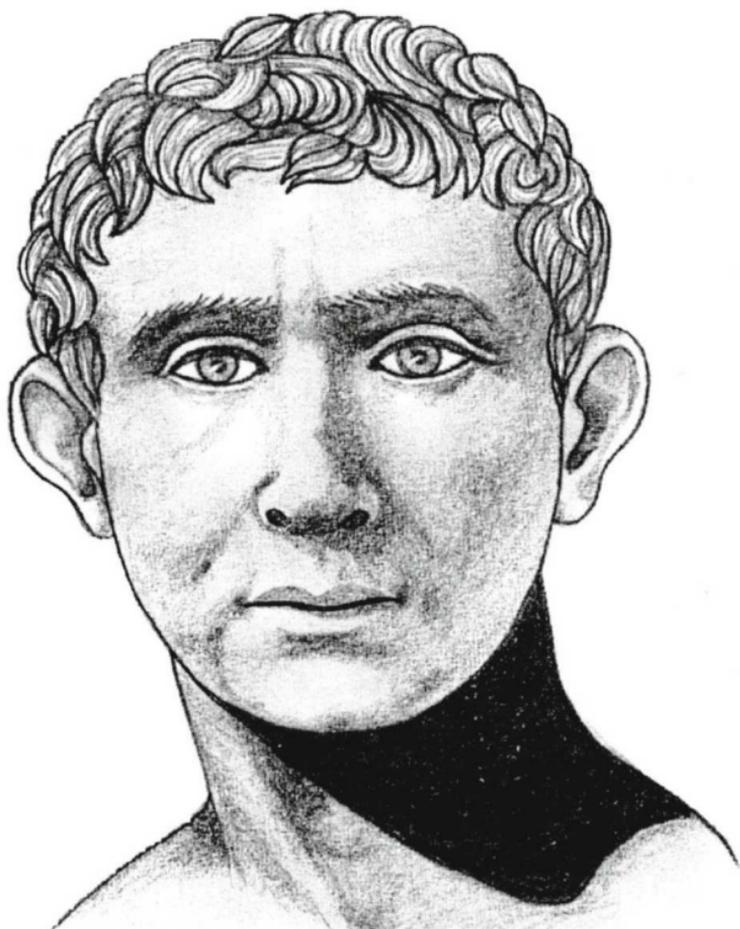
Il y parvient en lui offrant la main de sa fille Julia, ce qui le contraint à rompre les fiançailles de la jeune femme avec Brutus, fils de Servilia, la maîtresse de César. Ce dernier, de son côté, épouse la jeune Calpurnia. Une loi passée par un tribun de la plèbe à sa dévotion lui attribue pour cinq ans le gouvernorat des deux Gaules, où les tribus s'agitent : il y part sans perdre de temps – et sans même revoir sa mère, sa fille et son épouse...

César mène en Gaule une guerre difficile qui s'étend sur plusieurs années. Elle s'achève enfin à Alésia, où il capture Vercingétorix, chef des Gaulois révoltés¹. L'ampleur de cette victoire ajoute encore à sa gloire – ce dont il compte bien tirer parti pour se présenter une seconde fois au consulat. Mais ses adversaires n'ont pas désarmé et, pour compliquer la situation, son alliance avec Marcus Crassus et Pompée se désagrège : le premier ne songe qu'à l'Orient, le second se rapproche des aristocrates...

1. Voir *La Conquête gauloise*, L'Archipel, 2000.

GAULE CHEVELUE

janvier-décembre 51 av. J.-C.



GAIUS SCRIBONIUS CURIO

Quand Rome apprit la défaite et la capture de Vercingétorix, le Sénat décréta vingt jours d'actions de grâce aux dieux. Pour autant, cela ne suffirait pas à contrer le travail de sape mené par Pompée et les *boni* contre César. Qui n'en ignorait rien ; mais il avait dû d'abord affronter le chef gaulois, protéger la vie de ses hommes et nourrir ses légions. Et si ses agents – Balbus, ou les banquiers Oppius et Rabirius Postumus – n'épargnaient aucun effort, ils n'avaient ni son génie politique, ni son autorité : des jours précieux se perdaient à envoyer des lettres et à attendre la réponse.

Devenu consul sans collègue, Pompée avait ensuite épousé Cornelia Metella, passant ainsi de manière définitive dans le camp des *boni*. On s'en rendit compte en mars, quand il donna force de loi à un décret sénatorial de l'année précédente. Mesure apparemment de peu d'ampleur, mais dont César vit le danger dès qu'il lut le courrier de Balbus. Dorénavant, tout consul ou préteur en exercice devrait attendre cinq ans avant de pouvoir gouverner une province. Menace d'autant plus sérieuse que nombre de magistrats curules avaient décliné cet honneur. Désormais, ils y seraient légalement tenus si le Sénat l'ordonnait.

Pire encore, Pompée édicta que tout postulant au consulat ou à la préture devrait faire enregistrer en personne sa candidature à Rome. Chacun des membres de la puissante

faction césarienne protesta avec indignation : Et César ? Et la loi des dix tribuns de la plèbe lui permettant de briguer un second consulat *in absentia* ? Juste Ciel, que je suis niais ! s'était écrié Pompée, j'avais oublié ! Sur quoi il avait ajouté à sa *lex Pompeia de iure magistratuum* un codicille exemptant César de ces restrictions. Il s'était abstenu toutefois de le faire graver sur les tablettes de bronze en même temps que la loi, lui faisant ainsi perdre toute valeur légale.

César apprit la nouvelle pendant le siège d'Avaricum. Puis vint Gergovie, puis la révolte des Éduens, puis la campagne et le siège d'Alésia. C'est à Decetia qu'il fut informé d'une réunion du Sénat en vue d'attribuer les provinces – désormais interdites aux préteurs et aux consuls en titre. Les Pères Conscrits étaient donc perplexes. Mais Pompée ne fit qu'en rire. Facile ! s'exclama-t-il. Certains, au terme de leur mandat, avaient refusé cet honneur ; cette fois, il leur faudrait s'exécuter bon gré mal gré. Cicéron se vit enjoindre d'aller gouverner la Cilicie et Bibulus la Syrie. Perspective horri-fiante pour deux hommes si profondément casaniers !

César reçut à Alésia une lettre de Rome l'informant que le Grand Homme avait réussi à faire de son beau-père, Metellus Scipion, son collègue pour le reste de l'année. Détail autrement réconfortant, Caton, candidat au consulat, avait subi une défaite écrasante : sa voyante intégrité n'impressionnait guère les électeurs. Les membres de la Première Classe préféraient les consuls qui, lorsqu'on le leur demandait poliment, acceptaient d'accorder de menues faveurs en échange de menues compensations financières.

Lorsque vint la nouvelle année, César était donc encore en Gaule chevelue : impossible de franchir les Alpes pour suivre depuis Ravenne les événements de Rome. Certes,

quatre tribuns de la plèbe, dûment rétribués, lui appartenaient ; mais les deux nouveaux consuls, Servius Sulpicius Rufus et Marcus Claudius Marcellus, lui étaient violemment hostiles. Le second déclarait déjà qu'il comptait bien le dépouiller de son *imperium*, de ses armées et de ses provinces – ce qui ne serait possible qu'en mars de l'année prochaine, donc dans quinze mois, grâce à la loi de Caius Trebonius votée cinq ans plus tôt. Les *boni*, il est vrai, se souciaient peu de la légalité dès lors qu'il s'agissait d'abattre César.

Celui-ci, déjà accablé de soucis, se rendit compte également qu'il ne pourrait, comme il aurait dû, convoquer à Bibracte Balbus et le tribun de la plèbe Caius Vibius Pansa pour leur donner ses directives. Il y avait sans doute moyen d'agir, mais seulement si ses fidèles pouvaient le rencontrer. Au moins Pompée avait-il quitté ses fonctions. Et le premier consul, Servius Sulpicius, était un homme raisonnable, contrairement à cette tête brûlée de Marcus Marcellus.

César repartit donc soumettre les Bituriges, se contentant de dicter en chemin une lettre au Sénat. Au vu de ses éclatants succès en Gaule, expliquait-il, il lui semblait équitable d'être traité de la même manière que Pompée. Celui-ci avait été élu consul sans collègue *in absentia*, puisque alors, officiellement, il gouvernait les Ibéries – et avait continué tout au long de son mandat. Les Pères Conscrits, par conséquent, accepteraient-ils pareillement de proroger le gouvernement de César sur les Gaules et l'Illyricum jusqu'à ce qu'il puisse, dans trois ans, se présenter au consulat ? La loi du Grand Homme interdisant toute candidature *in absentia* n'était même pas mentionnée.

Plusieurs *nundinae* s'écoulèrent entre l'envoi de cette missive et l'arrivée de la réponse ; elles furent consacrées à réduire les Bituriges à merci. Imposant à ses troupes des

marches forcées de cinquante milles par jour, César fondait sur une ville, l'incendiait et la mettait à sac, massacrant ses habitants ou les vendant comme esclaves, puis recommençait un peu plus loin le lendemain. Il savait désormais que la Gaule chevelue ne s'avouait pas vaincue : la nouvelle stratégie gauloise consistait à provoquer simultanément de petites insurrections dans tout le pays. César se retrouverait ainsi contraint d'éteindre en même temps dix incendies différents.

Toutefois, pour que ces soulèvements présentent un réel danger, il aurait fallu que des vies de citoyens romains fussent menacées. Ce n'était plus le cas ; les légions se chargeaient directement de leur approvisionnement. César répliqua en s'attaquant successivement aux tribus les plus puissantes, à commencer par les Bituriges, furieux de savoir que leur roi Biturgo serait exhibé à Rome lors du triomphe de son vainqueur. Il n'emmena que deux légions : la XIII^e, parce que c'était un nombre funeste ; et la XV^e, composée de jeunes recrues, qu'il pourrait, une fois endurcies, répartir dans les autres légions qui en auraient besoin. Fort heureusement, Pompée avait édicté l'année précédente une loi imposant le service militaire à tout citoyen romain entre dix-sept et quarante ans ; véritable aubaine pour César, qui ne manquait jamais de volontaires mais se heurtait souvent au Sénat parce qu'il recrutait plus d'hommes qu'il n'aurait dû.

Il revint à Bibracte le neuvième jour de février. Les terres des Bituriges étaient dévastées, leurs guerriers presque tous morts, leurs femmes et leurs enfants captifs. La réponse du Sénat l'attendait. Sans doute en connaissait-il déjà la teneur, tout en refusant d'y croire ; car refuser était, pour les Pères Conscrits, le comble de la folie.

Et pourtant ils refusaient. Pas question de lui accorder ce qu'ils avaient accordé à Pompée. Si, dans trois ans, il voulait

se présenter au consulat, il lui faudrait renoncer à son *imperium* et à ses armées, puis venir à Rome faire enregistrer sa candidature. Bien entendu, les sénateurs ne doutaient nullement qu'il ne devienne premier consul – César avait toujours été le mieux élu. Et sans verser de pots-de-vin : mieux valait s'en abstenir quand tant de ses ennemis cherchaient le moindre prétexte pour le traduire en justice.

C'est en lisant cette lettre que César se décida et entreprit de réfléchir à toutes les éventualités.

Ils me refusent le droit d'être ce que je suis, ce que *j'ai le droit* d'être. Ils flagornent un demi-Romain tel que Pompée, s'inclinent devant lui, le flattent, l'exaltent, tout en riant de lui dans son dos. Tel était le fardeau du Grand Homme : un jour il découvrirait ce qu'ils pensaient vraiment de lui ; le moment venu, les masques tomberaient, et il en serait anéanti. Il est dans la même situation que Cicéron lorsque Catilina semblait certain d'accéder au consulat. Les *boni* avaient soutenu le rustaud venu d'Arpinum ; ils font de même avec Pompée pour me tenir à l'écart. Mais je ne les laisserai pas faire. Je ne suis pas Catilina ! Ils veulent ma peau, parce que ma supériorité les contraint à voir leur propre nullité. Ils croient pouvoir me contraindre à entrer dans Rome pour y déclarer ma candidature, en renonçant à l'*imperium* qui me protège de toute poursuite. Ensuite, ils m'accuseront de tout, corruption, vol, voire meurtre ! Comme Gabinius, comme Milon... Je serai condamné pour tant de crimes par tant de tribunaux, que jamais plus je ne pourrai revenir en Italie. Je serai dépouillé de ma citoyenneté, mes actions disparaîtront des livres d'histoire, et Ahenobarbus ou Metellus Scipion viendront gouverner mes provinces et s'attribuer le mérite de mes exploits, comme Pompée l'a fait avec Lucullus.

Il n'en est pas question. Je les en empêcherai, quel qu'en soit le prix. En attendant, je m'efforcerai d'obtenir le droit de me présenter *in absentia*. Je ne veux pas qu'on dise que j'ai violé les lois ; je m'y suis refusé toute ma vie. Je me suis toujours conformé au *mos maiorum*. Ma plus grande ambition est d'être de nouveau élu au consulat conformément aux traditions. Une fois consul, je pourrai lutter de manière parfaitement légale, ils le savent et le redoutent. Car ils ne peuvent supporter l'idée d'être vaincus, ce qui leur montrerait que je suis meilleur qu'eux. Certes, je suis seul, et ils sont nombreux. Mais, si je triomphe, ils n'auront plus qu'à se jeter du haut d'une falaise.

Il faut de toute façon que je me prépare au pire. Je veillerai à me donner les moyens de vaincre, légalement ou non. Quels sots ! Ils me sous-estiment toujours.

Jupiter Optimus Maximus, si tel est le nom que tu aimes entendre, toi qui es toutes les forces, tous les dieux de Rome fondus en un seul, passe donc contrat avec moi pour que je vainque ! Et je jure qu'alors j'offrirai à ta gloire des sacrifices qui te feront honneur.

La campagne contre les Bituriges avait pris quarante jours. À peine de retour à Bibracte, César rassembla la XIII^e et la XV^e légion pour offrir à chaque homme une captive gauloise dont il pourrait faire sa servante, ou vendre aux marchands d'esclaves – plus deux cents sesterces à chaque légionnaire, et deux mille à chaque centurion. Le tout à ses frais.

— Telle est ma façon de vous remercier de votre merveilleux soutien, leur dit-il. Rome vous rétribue, mais il est grand temps que moi, César, je mette la main à la bourse. Le butin a été maigre, alors que je vous ai arrachés à vos quartiers d'hiver pour vous imposer cinquante milles par jour.

Après cette terrible année contre Vercingétorix, vous aviez mérité un peu de repos. Et pourtant, avez-vous renâclé quand je vous ai ordonné de vous remettre en marche? Non! Vous êtes-vous plaints quand j'ai exigé de vous des efforts herculéens? Non! Avez-vous ralenti le pas? Avez-vous réclamé de meilleures rations? Non! Non! Non! Vous êtes les légionnaires de César, et jamais Rome n'a vu d'hommes tels que vous! Vous êtes mes garçons et vous le serez tant que je vivrai!

Ils l'acclamèrent follement, moins pour ses somptueux présents que pour cette dernière formule.

Trebonius jeta un regard en coin à Decimus Brutus :

— Decimus, que prépare-t-il donc? C'est un geste sublime, mais dans quel but?

— Je viens de recevoir une lettre de Curion, répondit Decimus d'une voix trop basse pour que Marc Antoine ou les tribuns puissent l'entendre. Le Sénat lui refuse le droit d'être candidat *in absentia* au consulat, et compte bien le dépouiller de son *imperium* dès que possible, avant de l'exiler à vie. C'est aussi ce que veut Pompeius Magnus.

— Qui ne lui arrive pas à la cheville! lança Trebonius avec un sourire méprisant.

Faisant demi-tour, il quitta le terrain de manœuvres, suivi de Decimus.

— Tu crois qu'il se décidera?

Decimus ne cilla pas :

— Je pense qu'ils sont fous de le provoquer ainsi. S'ils ne lui laissent pas d'autre choix, il marchera sur Rome, j'en suis convaincu.

— Et dans ce cas?

— Qu'en penses-tu?

— Il les massacrera.

— C'est bien mon opinion.

— Nous allons donc devoir choisir, Decimus.

— Parle pour toi ! Je suis corps et âme du côté de César.

— Moi aussi. Et ce n'est pas un Sylla.

— Heureusement !

Lors du dîner, les deux hommes, étendus sur le *lectus summus*, ne dirent pas grand-chose. Marc Antoine était face à eux sur le *lectus imus*, César seul sur le *lectus medius*.

— Tu t'es montré incroyablement généreux ! s'écria Marc Antoine tout en avalant une pomme en deux bouchées. Je sais que tu en as la réputation, mais tu as déboursé aujourd'hui une bonne centaine de talents !

Le regard de César pétilla ; son neveu l'amusait, et il aimait le voir accepter gaiement son rôle de bouffon.

— Par Mercure, tu témoignes d'un don phénoménal pour les mathématiques ! Et de tête ! Je crois qu'il est temps que tu assumes tes fonctions de questeur et laisses le pauvre Caius Trebatius s'adonner à d'autres activités, plus conformes, sinon à ses incertaines capacités, du moins à ses inclinations. N'êtes-vous pas d'accord ? demanda-t-il aux deux autres.

Trebonius et Decimus Brutus acquiescèrent en souriant jusqu'aux oreilles.

— Au diable les fonctions de questeur ! grommela Marc Antoine.

— Antonius, répondit César, il est nécessaire que tu saches ce qu'est l'argent. Tu sembles croire qu'il coule comme de l'eau, à voir tes dettes colossales ; mais c'est aussi une chose fort utile à qui veut commander des armées et se présenter au consulat.

— Tu ne réponds pas à ma question, répliqua son neveu. Tu viens juste d'offrir cent talents à deux de tes onze légions, et à chaque homme une captive qu'il pourra

revendre pour mille sesterces. Ce que peu d'entre eux feront, car tu as pris soin de leur réserver les plus belles ! Ce que je voudrais savoir, c'est si ta soudaine générosité s'arrêtera là ?

— Ce serait imprudent, dit César d'un ton grave. Je compte mener campagne en automne et en hiver, avec deux légions à chaque fois. Mais jamais les mêmes.

— Très habile ! lança Marc Antoine, qui vida son gobelet d'un trait.

— Antonius, soupira César, ne m'oblige pas à retirer le vin du menu ! Si tu n'es pas capable de boire avec modération, je te condamnerai à l'abstinence ! Pourquoi ne pas le couper d'eau ?

— Une des nombreuses choses que je ne comprends pas chez toi, c'est ton refus de l'un des plus beaux présents des dieux. Le vin est une panacée !

— Non. Et ce n'est pas un cadeau, mais une malédiction tout droit sortie de la boîte de Pandore ! Même à petite dose, il émousse tellement l'épée de ton esprit que tu ne peux même plus sectionner un cheveu.

Marc Antoine éclata de rire :

— Et c'est bien ce que tu es, César ! Un coupeur de cheveux en quatre !

Dix-huit jours après son retour à Bibracte, César repartit, cette fois pour mener campagne contre les Carnutes. Trebonius et Decimus Brutus l'accompagnaient. Marc Antoine, à son grand déplaisir, fut chargé de commander le camp en son absence. Publius Sulpicius avait envoyé la XIV^e légion, cantonnée à Matisco, Quintus Cicéron marchait en tête de la VII^e, arrivée de Cabillonum.

— Je suis venu, expliqua-t-il, parce que mon frère m'a écrit qu'il veut que je l'accompagne en Cilicie.

— Ce qui n'a pas l'air de t'enthousiasmer, dit César. Tu me manqueras.

— Tu me manqueras aussi ! J'ai passé avec toi les trois plus belles années de ma vie en Gaule.

— Je suis ravi de l'entendre ! Elles n'ont pas été faciles !

— Non ; c'est peut-être pourquoi elles ont été si belles. César, je suis sensible à la confiance que tu me portes. Il y a eu des moments où j'aurais mérité une bonne réprimande, ainsi lors de l'histoire des Sicambres, mais jamais tu ne m'en as faites.

César eut un grand sourire :

— Mon cher Quintus, pourquoi t'aurais-je morigéné ? Tu as été un légat parfait, et je regrette que tu ne restes pas jusqu'à la fin.

Il se rembrunit et détourna les yeux :

— Quoi qu'elle puisse être...

Perplexe, Quintus le regarda, mais le visage du général n'exprimait rien. Le frère de Cicéron ne connaissait pas César aussi bien que Trebonius et Decimus Brutus. Et il n'était pas à Bibracte quand il avait récompensé les hommes de la XIII^e et de la XV^e légion.

César partit donc pour Cenabum, et Quintus Cicéron, le cœur lourd, vers Rome et un poste de légat en Cilicie. Ce qui, il le savait, serait beaucoup moins gratifiant qu'en Gaule. Et sous la coupe de son frère aîné, une fois de plus ! Il serait sermonné, traîné plus bas que terre... Il y avait vraiment des moments où la famille était chose haïssable.

L'hiver approchait, bien que selon le calendrier on fût à la fin de février. Cenabum n'était plus que ruines noircies ; mais il n'y avait plus dans la région d'insurgés qui pourraient disputer à César la possession de l'*oppidum*. Il campa donc près de ses murailles, installant certains soldats dans les rares maisons encore debout.

Son premier geste fut de partir à cheval vers Carnutum pour y rencontrer Cathbad, le chef des druides.

Le prêtre paraissait beaucoup plus flétri qu'autrefois ; ses cheveux blonds étaient semés de gris, ses yeux bleus trahissaient l'épuisement.

— Cathbad, dit César, il était absurde de s'opposer à moi.

Comme il a l'air d'un conquérant ! N'y avait-il donc rien qui pût lui faire perdre cette incroyable confiance en lui, cette vigueur, cette inébranlable fermeté qui émanaient de sa personne ? Pourquoi les Tuatha l'ont-ils envoyé nous affronter ? Pourquoi lui, quand il y a tant de généraux incompetents à Rome ?

— Je n'avais pas le choix, répondit le druide en redressant la tête. Je suppose que tu vas m'emmener en captivité, pour que je marche avec les autres lors de ton triomphe ?

— Cathbad ! dit César en souriant. Me prendrais-tu pour un sot ? Écraser les rébellions, faire prisonniers les guerriers, est une chose ; mais s'en prendre aux prêtres est pure folie. Tu as dû remarquer qu'aucun druide n'avait été arrêté, ni empêché de se livrer à ses activités ? C'est là ma politique et mes légats ne l'ignorent pas.

— Pourquoi les Tuatha t'ont-ils envoyé ?

— Peut-être ont-ils passé un pacte avec Jupiter Optimus Maximus. Le monde des dieux, comme le nôtre, a ses lois et ses arrangements. Les Tuatha devaient sentir que les forces qui les unissaient aux Gaulois s'affaiblissaient mystérieusement. Non par manque d'enthousiasme ou de ferveur religieuse chez vos peuples, bien sûr. Mais tout change, Cathbad, la terre, les peuples, les dieux. Le temps passe. Peut-être les Tuatha étaient-ils lassés des sacrifices humains. En tout cas, je ne crois pas que les divinités demeurent éternellement les mêmes.

— Je n'aurais pas cru qu'un homme aussi voué que toi à la politique puisse être également profondément religieux.

— Je crois à nos dieux de tout mon esprit !

— Mais pas de ton âme ?

— Les Romains ont des idées différentes des vôtres à ce sujet. Seule une ombre inerte survit au corps ; la mort est un sommeil éternel.

— Alors, vous devez la redouter plus que nous, qui pensons que nous lui survivons.

— Je crois que c'est le contraire, répondit César, dont le regard fut brusquement envahi de chagrin. Pourquoi vouloir prolonger son séjour dans cette vallée de larmes, au milieu des épreuves ? La vie est faite pour être conquise, Cathbad, mais à quel prix ! À quel prix ! Personne ne me vaincra jamais ; je ne le permettrai pas ! Je crois en moi et je me suis fixé un but.

— Alors, où est donc cette vallée de larmes ?

— Dans les méthodes, dans l'obstination des hommes, dans leur manque de prescience. Ils ne voient pas quel est le meilleur chemin. Depuis sept longues années j'essaie de faire comprendre à ton peuple qu'il ne peut espérer vaincre, qu'il lui faut se soumettre dans l'intérêt même de ce pays. Et que font les Gaulois ? Ils viennent se jeter sur ma flamme comme des papillons de nuit sur une lampe. Ils me contraignent à les tuer, à les réduire en esclavage, à détruire leurs villes et leurs villages. Je préférerais poursuivre une politique plus clémente, mais ils m'en empêchent.

— La réponse est facile, César. Ils ne renonceront pas. C'est toi qui as donné à la Gaule la conscience de son identité et de sa puissance ; rien ne pourra plus nous l'arracher. Nous autres druides chanterons Vercingétorix pendant des siècles.

— Mais il faut qu'ils se soumettent, Cathbad ! Je ne puis faire autrement. C'est pourquoi je suis venu te voir, pour te demander d'aller leur dire de renoncer. Sinon, tu ne me laisseras pas le choix : toute la Gaule subira le destin qui vient de s'abattre sur les Bituriges. Et ce n'est pas ce que je veux. Il ne resterait plus personne sur cette terre, sauf les druides. Quel destin !

— Je ne leur dirai rien de tel, dit Cathbad.

— Alors, je commencerai ici, à Carnutum. C'est le seul endroit dont le trésor soit intact. Défie-moi, et je le pillerai ! Aucun druide ne sera molesté, pas plus que sa femme et ses enfants. Mais Carnutum perdra toutes les offrandes accumulées au fil des siècles.

— Eh bien, vas-y, pille Carnutum.

César soupira :

— Le souvenir des cruautés me sera un piètre réconfort dans ma vieillesse, mais j'y suis contraint et je le ferai.

Cathbad eut un grand rire :

— Balivernes ! César, tu n'ignores pas que les dieux t'aiment ! Pourquoi te tourmenter par des pensées que tu sais parfaitement vaines ? Tu ne vivras pas assez longtemps ; les dieux ne le permettront pas. Tu mourras à la fleur de l'âge. Je l'ai vu.

César rit à son tour :

— Je te remercie, Cathbad ! Carnutum restera intact.

Il fit demi-tour, lançant par-dessus son épaule :

— Mais pas la Gaule !

En ce début d'hiver particulièrement âpre, César écrasa les Carnutes. Nombre d'entre eux périrent sous les coups de la VII^e et de la XIV^e légion, bien d'autres moururent de froid dans les champs, car ils n'avaient plus de maisons, plus

d'abris. Un an auparavant, les tribus voisines auraient accueilli et secouru les fugitifs ; cette fois, elles fermèrent leurs portes et feignirent de ne rien entendre. La guerre d'usure portait peu à peu ses fruits ; la crainte succédait à la colère.

Milieu avril, César laissa ses deux légions à Cenabum sous la direction de Caius Trebonius, et partit chez les Rèmes voir ce qui se passait.

— Les Bellovaques ! dit simplement Dorix. Correos s'était gardé d'envoyer ses hommes au grand rassemblement de Carnutum ; les deux mille partis à Alésia sont revenus avec quatre mille Atrébates. Et maintenant, Correos et Commios se sont alliés à Ambiorix, qui a de nouveau traversé le Rhénus. Ils ont parcouru toutes les tourbières de Gaule Belgique en quête de troupes – Nerviens, Éburons, Ménapes, Condruses –, ils sont même allés au sud et à l'ouest – Aulerques, Morins, Véliocasses... Certains de ces peuples sont encore puissants, car eux non plus n'étaient pas à Carnutum. J'ai entendu dire que tous se rassemblaient.

— T'a-t-on attaqué ? demanda César.

— Pas encore, mais je m'y attends.

— Alors, mieux vaut que j'agisse avant. Tu as toujours honoré les traités passés avec nous, Dorix, mon tour est venu.

— César, il faut que je te prévienne : les Sicambres sont mécontents des rapports entre Rome et les Ubiens. Ceux-ci s'enrichissent en te fournissant des cavaliers et les autres en sont jaloux : ils disent que tous les Germains devraient pouvoir en faire autant.

— Si bien que les Sicambres vont traverser le Rhénus pour venir en aide à Correos et Commios.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Ambiorix et eux se montrent très actifs.

Cette fois, César fit venir la XI^e légion d'Ahendicum, où elle passait ses quartiers d'hiver, tout en confiant la VIII^e et la IX^e à Titus Labienus. Caius Fabius reçut la VI^e et la XII^e, qu'il installa à Suessionium, sur les rives de la Matroma, afin de servir de tampon entre les Rèmes et les Suessions. Selon les éclaireurs, toute la Gaule belge était en ébullition. Il fallut procéder à d'autres changements : la VII^e légion fut envoyée à César, la XIII^e chez les Bituriges sous le commandement de Titus Sextius, tandis que Caius Trebonius voyait arriver la V^e Alauda.

Mais quand César et ses quatre légions pénétrèrent en Gaule belge, ils crurent entrer dans un désert : on ne voyait plus que des femmes et des enfants dans les villages, tandis que les guerriers, apprit-on, se rassemblaient sur une hauteur au milieu d'une forêt marécageuse située au nord-ouest.

— Cette fois, dit César à Decimus Brutus, nous allons procéder différemment. Au lieu de marcher l'une derrière l'autre, la VII^e, la VIII^e et la IX^e formeront des colonnes, *agmen quadratum*, sur un front très large. De cette façon, l'ennemi verra l'intégralité de nos forces, et pensera que nous allons aussitôt nous mettre en formation de bataille. Le train de bagages suivra juste après, et nous glisserons la XI^e légion derrière lui, si bien qu'ils ne la verront pas.

— Ils croiront que nous n'avons que trois légions et que la peur nous gagne ! Très habile !

Ce fut pour les Romains un véritable choc que d'apercevoir l'ennemi : des milliers et des milliers d'hommes s'entassaient sur une hauteur.

— Ils sont plus nombreux que je ne le pensais ! dit César, qui convoqua aussitôt Trebonius, lequel prendrait en route Titus Sextius et la XIII^e légion.

César installa ses hommes dans un camp solidement fortifié, non sans devoir essayer de nombreuses escarmouches. Correos commandait les Gaulois. Il rassembla ses forces pour la bataille, puis changea d'avis, bien qu'il ait été décidé que les Gaulois attaqueraient pendant que le général romain ne disposait que de trois légions.

Trebonius fut précédé par les cavaliers Rèmes et Lingons, conduits par l'oncle de Dorix, Vertiscos, vieux guerrier revêché d'humeur belliqueuse. Les Bellovaques n'avaient pas suivi la politique de la terre brûlée adoptée par Vercingétorix ; on trouvait donc du ravitaillement à foison, d'autant plus précieux pour César qu'il redoutait une prolongation du conflit. Et si l'armée de Correos refusait de se battre, elle causa bien des ennuis à ses fourrageurs, du moins jusqu'à l'arrivée des Rèmes. C'est lors d'une de ces batailles que Vertiscos, parti à la poursuite d'un groupe d'assaillants, fut victime d'une embuscade et tué, au grand ravissement de ses adversaires. Correos, de son côté, estima qu'il était grand temps de préparer un assaut frontal.

C'est à ce moment que Trebonius arriva avec la V^e Alauda, la VII^e et la XIII^e légion. Sept d'entre elles, et plusieurs milliers de cavaliers, entouraient désormais les Gaulois, dont la place forte, qui paraissait si sûre, se transforma en piège. César fit édifier à travers les marais de longues rampes séparant les deux camps. Puis il s'empara d'une crête voisine de celui des Gaulois, auxquels son artillerie infligea bien des pertes.

— Correos, s'écria Commios à son arrivée, tu as manqué l'occasion ! À quoi bon cinq cents Sicambres en plus ou en moins ! Et que dirai-je à Ambiorix ?

— Je ne comprends pas ! s'écria Correos en se tordant les mains. Comment les autres légions ont-elles pu arriver si vite ? J'aurais dû en être averti !

— Il ne prévient jamais, dit le roi atrébate d'un air sombre. Le problème, c'est que jusqu'à présent tu es resté à l'écart, tu n'as pas vu les Romains à l'œuvre. Ils avancent à marches forcées, jusqu'à cinquante milles par jour ! Et le moment venu, ils combattent comme des loups !

— Que faire ? Comment sortir d'ici ?

Commios le savait. Il fit rassembler tout le bois mort, la paille, les broussailles que ses hommes purent trouver, et leur enjoignit de les entasser. Ce fut un vrai chaos, d'autant plus que le camp abritait aussi des femmes et des centaines de chariots tirés par des bœufs.

Le roi ordonna ensuite aux guerriers de se mettre en ordre de bataille et de s'asseoir sur le sol, comme le voulait la coutume. Le jour passa sans qu'aucun ne bouge. Au crépuscule, l'énorme tas de matériaux combustibles fut embrasé d'un bout à l'autre, et les Gaulois, saisissant l'occasion, s'enfuirent.

Correos eut moins de chance. Il tenta en vain de monter une embuscade et, refusant de battre en retraite, trouva enfin le courage qui lui avait manqué auparavant ; il périt sur le champ de bataille, comme nombre de ses hommes. Commios retraversa le Rhénus pour rejoindre Ambiorix et les Sicambres, tandis que toute la Gaule belge réclamait la paix.

L'hiver prenait fin ; la Gaule paraissait pacifiée ; César revint à Bibracte après avoir, une fois de plus, offert femmes et argent à ses légionnaires. Une lettre de Caius Scribonius Curion l'attendait.

César, quelle brillante idée que de rassembler tes Commentaires sur la guerre des Gaules et de les offrir au public ! Qui les dévore littéralement, tandis que les boni sont livides – sans parler du Sénat ! Il n'est pas séant, tonne

Caton, qu'un proconsul, menant une guerre qu'il prétend lui avoir été imposée, emplisse Rome du vacarme de son nom et de ses prétendus exploits ! Personne ne prend garde à lui. Les copies se vendent si vite qu'il a fallu créer une liste d'attente. Rien d'étonnant : ton récit est aussi captivant que l'Iliade, mais il a l'avantage d'être contemporain.

Tu sais déjà, évidemment, à quel point le second consul, Marcus Marcellus, peut se montrer odieux. Tout le monde ou presque a applaudi quand tes tribuns, en opposant leur veto, l'ont empêché, lors des calendes de mars, de discuter au Sénat de l'attribution de tes provinces. Tu as des hommes à la hauteur, cette année !

J'ai été scandalisé de l'entendre dire que les membres de ta colonie de Novum Comum n'étaient pas citoyens romains. Selon lui, la loi ne te donnait pas ce pouvoir – pourtant accordé à Pompeius Magnus ! Deux poids, deux mesures ! C'est un art dans lequel Marcellus est passé maître. Mais que le Sénat décrète que les gens vivant de l'autre côté du Padus ne sont pas et ne seront jamais Romains... C'est du suicide ! Marcellus a fait graver le décret sur le bronze, malgré le veto tribunicien, puis l'a exposé sur les rostres !

Peut-être ignores-tu encore que tout cela a provoqué un énorme frisson de crainte d'un bout à l'autre de l'Italie. Les villes de Gaule italique se disent que Rome les juge indignes d'elle, alors qu'elles lui ont donné des milliers de ses meilleurs soldats ! Ceux qui vivent au sud du Padus craignent qu'on ne leur arrache leur citoyenneté, ceux qui sont au Nord de ne jamais se la voir accorder. En Campanie, j'ai entendu des centaines de gens répéter qu'il fallait que César revienne en Italie, que César est le meilleur défenseur que le petit peuple ait jamais eu, que César punira les insultes et les injustices du Sénat. C'est un sentiment qui se répand partout mais, comme tant d'autres, je n'ai pu faire comprendre aux crétiens du camp des boni qu'ils jouaient avec le feu.

Et pendant tout ce temps, Pompée, ce niais prétentieux, se pavane comme un crapaud dans une fosse d'aisance, sans prendre garde à rien. Il est heureux ! Cornelia Metella, cette harpie au visage de cire, a planté si profondément ses talons dans sa vieille peau, qu'il s'agite et tressaute chaque fois qu'elle appuie un peu plus fort. Pour autant, je doute qu'ils aient jamais partagé le même lit !

Pourquoi donc t'écrire alors que nous n'avons jamais été vraiment amis ? Il y a plusieurs raisons à cela, et je serai très franc. La première est que j'en ai vraiment assez des boni. J'ai cru un moment que des hommes qui prenaient tant à cœur la défense du mos maiorum avaient le bon droit pour eux, même quand ils commettaient des erreurs grossières. Mais ces dernières années m'ont permis d'y voir plus clair. Ils parlent de choses dont ils ignorent tout, pour dissimuler le caractère totalement négatif de leur action, leur manque complet de clairvoyance. Si Rome s'effondrait autour d'eux, ils diraient simplement que c'est conforme au mos maiorum !

En second lieu, j'abomine Caton et Bibulus. Je ne me souviens pas avoir rencontré deux plus grands hypocrites ! Des stratèges en chambre qui dissèquent tes Commentaires en experts, quand aucun d'eux ne serait capable de diriger une bataille de petits pains dans un bordel ! Tu aurais dû faire ceci comme cela, mieux, plus rapidement, en diplomate... J'avoue ne pouvoir comprendre la haine aveugle qu'ils te portent. Que leur as-tu donc fait ? Pour autant que je sache, tu te contentes, par ton exemple et tes actions, de les rapetisser. C'est peut-être suffisant ?

En troisième lieu, tu as été indulgent envers Publius Clodius du temps où tu étais consul. Il a lui-même causé sa perte ; l'excentricité des Claudii était devenue chez lui véritable folie. Il ne savait plus s'arrêter. Cela fait plus d'un an qu'il est mort, mais il me manque toujours, bien que sur la fin nous ayons été en assez mauvais termes.

La quatrième raison est très personnelle, bien que liée aux autres. Je suis accablé de dettes et ne peux m'en sortir. Quand mon père est mort, l'année dernière, j'ai cru que tout s'arrangerait, mais il ne m'a rien laissé, sauf sa demeure, d'ailleurs lourdement hypothéquée. Je ne sais pas où est passé l'argent. Et les prêteurs sur gages se font de plus en plus menaçants.

Je veux de surcroît épouser Fulvia. Je t'entends déjà dire : Nous y voilà ! La veuve de Publius Clodius est l'une des femmes les plus riches de Rome, et le sera encore plus à la mort de sa mère, qui ne saurait tarder ! Mais je ne peux aimer une femme comme elle, comme je l'aime depuis des années, et l'épouser, quand je suis endetté jusqu'au cou. J'ai d'abord cru que jamais elle ne ferait attention à moi, mais je m'étais trompé. Je meurs d'envie de l'épouser et cela m'est impossible, du moins tant que je n'ai pas remboursé mes dettes. Alors seulement je pourrai la regarder en face.

Voici donc ce que je te propose. De la façon dont vont les choses à Rome, tu auras besoin d'un tribun de la plèbe particulièrement capable et brillant. Les autres attendent les calendes de mars de l'année prochaine, quand le Sénat discutera de tes provinces. La rumeur veut que les boni comptent à cette occasion te dépouiller de ton imperium, avant d'envoyer Abenobarbus te remplacer. Il n'a jamais gouverné de province après son consulat, il est bien trop gras et trop paresseux. Mais il marcherait sur les mains jusqu'à Capoue pour te supplanter.

César, si tu paies mes dettes, je te donne solennellement ma parole que je serai le meilleur tribun de la plèbe que Rome ait jamais vu, et que j'agirai toujours dans ton intérêt. Je saurai tenir les boni à distance jusqu'à la fin de mon mandat, et ce n'est pas là une promesse creuse. J'ai besoin d'au moins cinq millions de sesterces.

Après avoir lu la lettre de Curion, César demeura longtemps immobile. Sa chance était avec lui, une fois de plus.

Et au bon moment ! Curion serait son tribun de la plèbe, après achat en bonne et due forme. Un homme d'honneur, bien que cet aspect des choses fût relativement secondaire. La morale politique romaine était très sourcilleuse sur ce point : une fois acheté, il fallait rester fidèle ; quiconque changeait d'avis en cours de route devenait aussitôt un pestiféré. Mais un tribun du calibre de Curion, quelle occasion inespérée ! Quand bien même il se révélerait moins doué qu'il ne le pensait, le futur époux de Fulvia était un véritable trésor.

César déplaça son fauteuil, s'installa devant son bureau, plongea la plume dans l'encrier :

Mon cher Curion, je suis absolument sidéré. Rien ne pourrait me faire plus plaisir que de t'aider à résoudre tes problèmes financiers. C'est un véritable privilège, et je te prie de croire que je n'exigerai rien de toi en retour : cette décision te reviendra entièrement.

Toutefois, si tu veux te révéler le plus grand tribun de la plèbe de l'histoire romaine, alors je serais honoré que tu ne dédaignes pas défendre mes intérêts. Je porte vraiment les boni autour du cou comme Méduse ses serpents ! Et je ne sais pas pourquoi je suis leur cible – depuis mon entrée au Sénat ou peu s'en faut. Mais les faits sont là.

Si nous voulons leur bloquer le passage lorsque viendront les calendes de mars de l'année prochaine, je crois qu'il vaut mieux que notre petit pacte reste secret. Et que tu annonces ta candidature au dernier moment. Pourquoi ne pas trouver quelqu'un dans le besoin, n'appartenant pas au Sénat, qui déclarerait vouloir se présenter, puis se désisterait au dernier moment ? Contre dédommagement, bien sûr. Je te laisse t'occuper de la chose, adresse-toi à Balbus pour les détails. Et quand l'intéressé renoncera juste avant les élec-

tions, avance-toi et propose de le remplacer, comme si tu venais d'en avoir l'idée. Ainsi, personne ne pensera que tu pourrais agir pour le compte d'un autre.

Même une fois élu, il conviendra que tu donnes l'impression d'agir seul. Il te faudra faire passer quelques lois utiles – et je serai ravi de t'en suggérer quelques-unes, bien que persuadé que tu ne manqueras pas d'idées. Et quand, lors des calendes de mars, tu opposeras ton veto à la discussion sur mes provinces, ce sera comme un coup de tonnerre.

Je te laisse le soin de définir une stratégie. Si d'aventure tu veux en discuter, je suis à ta disposition ; mais je crois fermement que ce serait inutile.

Sois cependant prévenu que les boni ne sont pas à bout de ressources. Avant même que tu n'entres en fonction, je prédis qu'ils auront réfléchi aux moyens de te rendre la tâche plus difficile, voire plus périlleuse. Le martyr est l'un des signes à quoi l'on reconnaît un grand tribun de la plèbe. Tu me plais, Curion, et je ne voudrais pas que les couteaux du Forum s'agitent dans ta direction.

Dix millions de sesterces suffiraient-ils à faire de toi un homme libre ? Si oui, tu les auras. Je vais écrire à Balbus par le même courrier, tu pourras donc le contacter après avoir reçu ceci. Il a l'air porté aux ragots, mais c'est un modèle de discrétion ; ce qu'il va raconter partout est répété à dessein.

Je te félicite de ton prochain mariage. Fulvia est une femme intéressante, ce qui est rare. Elle est capable de passion et saura vous soutenir, toi et tes ambitions. Mais tu le sais mieux que moi. Transmets-lui toutes mes amitiés, et dis-lui que je serai heureux de la voir à mon retour à Rome.

Et voilà. Dix millions de sesterces bien employés. Mais quand pourrai-je de nouveau franchir les Alpes ? On était en juin, et la perspective de quitter la Gaule chevelue s'éloignait de plus en plus. La Gaule belge était sans doute anéantie

pour de bon, mais Commios et Ambiorix couraient toujours. Il faudrait donc, une fois encore, saccager la région. Les tribus du centre de la Gaule ne comptaient plus : s'en étant à peu près bien sorties, elles n'écouteront plus un Vercingétorix ou un Litavic. Ce dernier nom fit sursauter César. Un bon siècle de présence romaine n'avait pas suffi à tuer le Gaulois en lui. En allait-il de même chez tous les autres ? La sagesse disait que le règne de la terreur ne profiterait ni à la Gaule ni à Rome. Mais comment amener les Gaulois à comprendre par eux-mêmes où était leur destin ? Verraient-ils alors les raisons de cette terreur même ? S'en souviendraient-ils une fois qu'elle aurait pris fin ? Pour les autres peuples, la guerre était une passion ; ils y partaient animés d'une juste colère, brûlant de tuer leurs ennemis. Mais il est difficile d'entretenir de telles émotions. En définitive, chacun veut vivre en paix, mener une vie tranquille et agréable, voir ses enfants grandir, avoir le ventre plein. Rome était seule à faire de la guerre une véritable industrie ; c'est bien pourquoi les Romains finissaient toujours par vaincre. Ils apprenaient à haïr l'ennemi, mais gardaient la tête froide. Parfaitement entraînés, totalement pragmatiques, pleins de confiance en eux, ils savaient faire la différence entre perdre une bataille et perdre une guerre. Ils comprenaient également que les conflits sont remportés avant même d'avoir commencé – sur les terrains d'exercice et dans les camps. Discipline, maîtrise de soi, réflexion, valeur, orgueil de sa propre force. Aucun autre peuple ne voyait les choses ainsi. Et aucune armée romaine n'incarnait mieux cet idéal que celle de César.

Début quintilis, il était encore à Bibracte avec Marc Antoine et la XII^e légion. Il avait donné l'ordre à Labienus de réduire les Trévires, et s'appêtait à repartir en Gaule

belgique : Éburons, Atrébates et Bellovaques devaient comprendre, une bonne fois pour toutes, que la résistance était inutile. C'est alors que lui parvint une nouvelle inquiétante.

Marcus Claudius Marcellus, le second consul, avait fait flageller publiquement un des habitants de Novum Comum, une colonie fondée par César. Or un citoyen romain ne pouvait l'être. On pouvait toujours le battre de verges, celles qui composaient les *fascés* des licteurs, mais son dos était sacré, protégé du fouet par la loi. Marcellus voulait faire comprendre à la Gaule italique, et à une bonne part de l'Italie même, que nombre de gens qui se disaient citoyens romains n'en avaient pas le droit.

— C'est inadmissible ! s'écria César, blême de rage. Les colons de Novum Comum sont Romains ! Ils sont mes clients et je leur dois ma protection !

— Et cela va se reproduire, dit Decimus Brutus d'un air sombre. Tous les Claudii Marcelli sortent du même moule, trois d'entre eux sont d'âge à être consuls, la rumeur dit déjà qu'ils le seront ; Marcus cette année, son cousin Caius ensuite, son frère Caius dans deux ans. Les *boni* dominent à ce point les élections qu'il n'y aura pas de consul *popularis* avant ton élection, César. Tu seras d'ailleurs affligé d'un autre Bibulus, voire de Bibulus lui-même !

César pinça les lèvres et eut un regard furibond :

— C'est hors de question ! J'aurai l'homme qu'il me faut, quoi qu'ils fassent pour m'en empêcher. Pour autant, cela ne change rien à ce qui vient de se passer en Gaule italique – ma province ! Comment Marcus Marcellus ose-t-il empiéter sur ma juridiction et faire fouetter un de mes clients ?

— Tu n'as pas l'*imperium maius* complet, intervint Trebonius.

— Ils l'ont bien donné à Pompée !

— Que comptes-tu faire ? demanda Marc Antoine.

— Beaucoup de choses ! J'ai déjà écrit à Labienus pour lui demander de me renvoyer la XV^e et Publius Vatinius. Labienus aura la VI^e en échange.

— La XV^e est désormais bien trempée, dit Trebonius, même si ses hommes ne combattent que depuis un an. Tous viennent de l'autre côté du Padus, dont un bon nombre de Novum Comum, si je me souviens bien ?

— Exactement.

— Et Publius Vatinius, ajouta pensivement Decimus Brutus, est ton plus fidèle partisan.

— Pas plus fidèle que Trebonius et toi, j'espère ? lança César en souriant.

— Et moi, alors ? s'exclama Marc Antoine, indigné.

— Tu es de la famille, ça ne compte pas ! rétorqua Trebonius, hilare.

— Tu vas envoyer Vatinius et la XV^e en Gaule italique, dit Decimus Brutus.

— En effet.

— César, intervint Trebonius, je sais que tu ne recules devant rien, mais Marcellus et le Sénat ne vont-ils pas y voir une déclaration de guerre ?

— J'ai un bon prétexte. L'année dernière, les Lapudes ont attaqué Tregeste et menacé les côtes de l'Illyricum. La milice locale en est venue à bout ; rien de sérieux. J'enverrai donc la XV^e pour, je cite, « protéger des invasions barbares les citoyens des colonies romaines situées au-delà du Padus ».

— Le seul barbare en vue étant Marcus Marcellus ! s'esclaffa Marc Antoine.

— Je crois qu'il le comprendra sans peine, Antonius.

— Quels ordres vas-tu donner à Vatinius ? demanda Trebonius.

— Agir en mon nom dans toute la Gaule italique et l'Illyricum, protéger les citoyens romains, présider les assises, gouverner la province comme je le ferais moi-même.

— Et où installeras-tu la XV^e? dit Decimus Brutus. Près de l'Illyricum? à Aquileia?

— Bien sûr que non! à Placentia.

— Donc à un jet de pierre de Novum Comum.

— Exactement.

— Et Pompée, qu'a-t-il pensé de cette flagellation? demanda Marc Antoine. Après tout, lui aussi a créé des colonies de citoyens là-bas! Marcellus les menace au même titre que les tiennes.

— Pompée n'a rien dit ni rien fait, répondit César, lèvres pincées. Il est à Tarentum, apparemment pour des affaires personnelles. Il a promis d'assister à une réunion du Sénat dans le courant du mois. Le prétexte officiel est de discuter d'une augmentation de la solde.

— Plaisanterie! lança Decimus Brutus. Cela fait un siècle qu'on n'a pas augmenté les soldats!

— C'est vrai, dit César. J'y songeais justement.

La guerre d'usure se poursuivit : la Gaule belge fut une fois de plus envahie, les maisons brûlées, les champs dévastés, le bétail abattu, les femmes et les enfants chassés de chez eux. Les Nerviens, quelques années auparavant, pouvaient rassembler cinquante mille hommes ; ils purent à peine en rameuter un millier. La région n'était plus peuplée que de vieillards, de druides, d'infirmes. Quand la campagne prit fin, César savait que personne ne soutiendrait plus Ambiorix ou Commios ; leurs propres tribus avaient bien trop peur de Rome pour leur prêter main forte. Toutefois, jamais Ambiorix ne fut capturé. Commios, quant à lui, était parti vers l'est

aider les Trévires, à qui Labienus faisait une guerre sans merci.

Caius Fabius alla avec deux légions soutenir Rebilus, installé chez les Pictons et les Andes, deux tribus qui avaient survécu au désastre d'Alésia, sans avoir été à la pointe de la résistance à Rome ; mais il semblait que tous les peuples de Gaule brûlaient de combattre, pensant peut-être que l'armée de César, après toutes ces années de guerre, était épuisée. Ils purent constater qu'il n'en était rien : douze mille Andes moururent sur le champ de bataille près d'un pont lancé sur la Liger, beaucoup d'autres dans des engagements de moindre ampleur.

Lentement, mais sûrement, la Gaule encore en état de combattre rétrécit comme peau de chagrin, se réduisant, au sud et à l'ouest, à l'Aquitaine. Lucter y fut rejoint par Drappès, des Senones, qui avaient refusé de lui donner asile.

Les Gaulois n'avaient plus guère de chefs. Les Carnutes livrèrent leur roi Gutruatos, tant ils redoutaient les représailles romaines. Comme il avait fait massacrer des citoyens romains à Cenabum, César ne pouvait décider seul de son destin ; le conseil de l'armée avait son mot à dire. Et obtint qu'il fût flagellé puis décapité, bien que César eût fait valoir que le roi devait prendre part à son triomphe.

Peu après, Commios eut de nouveau l'occasion de rencontrer Caius Volusenus Quadratus. Marc Antoine était resté en Gaule belge après le départ de César : il anéantit ce qui restait des Bellovaques, puis installa son camp à Nemetocenna, sur les terres des Atrébates, le peuple de Commios – à qui ils refusèrent toute assistance. Ayant rencontré un parti de Sicambres, le roi en fut réduit à se livrer au brigandage chez les Nerviens, désormais incapables de se défendre. Recevant un appel à l'aide de Vertico, fidèle à

Rome, Marc Antoine lui envoya un fort détachement de cavalerie commandé par Volusenus.

Celui-ci haïssait toujours autant le monarque atrébate ; sachant qu'il commandait les brigands, il se mit à l'œuvre avec une sauvagerie enthousiaste, les poursuivant sans répit. Cela se termina par un duel que Commios remporta : il planta sa lance dans la cuisse de son ennemi qui tomba à terre. Les hommes du roi furent presque tous tués, mais il réussit, une fois de plus, à s'enfuir à cheval tandis que les Romains se pressaient autour du blessé.

Il fut transporté à Nemetocenna, où les chirurgiens militaires parvinrent à le sauver en l'amputant.

Commios confia une lettre à un messager chargé de contacter Marc Antoine.

Marcus Antonius, je suis désormais persuadé que César ignorait tout des vilenies de Volusenus. J'ai toutefois juré de ne plus jamais me trouver en présence d'un Romain. Les Tuatha ont été bons avec moi ; ils m'ont livré mon ennemi, et je l'ai blessé si gravement qu'il a perdu une jambe. L'honneur est sauf.

Mais je suis las. Mon propre peuple a si peur de Rome qu'il me refuse tout secours, et même un toit pour ma tête. Le brigandage est une activité indigne d'un roi. Je veux simplement qu'on me laisse en paix. Pour témoigner de ma bonne foi, je te propose en otages tous mes enfants, cinq fils et deux filles, de mères différentes mais tous Atrébates, et assez jeunes encore pour devenir de bons Romains.

J'ai rendu bien des services à César avant que Volusenus ne me trahisse. Pour cette raison, je te demande la permission de m'installer quelque part, là où il n'y a pas de Romains, que je puisse passer le reste de mes jours sans plus devoir lever l'épée.

La missive plut à Marc Antoine, qui admirait fort la bravoure et le respect des obligations guerrières. Pour lui, Commios était un Hector, et Volusenus un Pâris. À quoi bon faire exécuter le roi, ou le traîner derrière le char de César ? Sachant que celui-ci l'approuverait, il rédigea donc une réponse :

Commios, j'accepte ton offre d'otages, car je crois que tu es un homme sincère qu'on a trompé. Je parlerai de tes fils et de tes filles à César, et je suis certain qu'il les traitera en enfants de roi.

Je te condamne à l'exil en Bretagne. Tu t'y rendras par tes propres moyens, mais je joins à ma lettre un sauf-conduit que tu pourras présenter à Itius ou à Gesoriacus. Tu connais bien l'île, où tu es allé autrefois avec César. Sans doute y as-tu plus d'amis que d'ennemis.

Rome est si puissante que c'est le seul endroit où je puisse t'envoyer. Sois assuré que tu n'y verras pas de Romains : César déteste cet endroit. Vale !

Le dernier acte se déroula à Uxellodunum, un *oppidum* des Cardurques.

Tandis que Caius Fabius s'en allait réduire les Senones, Caius Caninius Rebilus s'avançait vers l'Aquitaine, sachant que bientôt ses deux légions recevraient des renforts ; Fabius lui en enverrait dès qu'il serait certain d'avoir maté ses adversaires.

Drappès et Lucter avaient commandé des détachements de l'armée venue secourir Alésia ; ils n'avaient cependant toujours pas compris à quel point soutenir un siège est chose futile. Apprenant la défaite des Andes et l'arrivée de Rebilus, ils s'enfermèrent dans Uxellodunum, puissante forteresse dressée au sommet d'une colline prise dans un méandre de

l'Oltis. Elle était malheureusement dépourvue de point d'eau mais, outre la rivière toute proche, une source jaillissait des rochers situés juste en dessous des murailles les plus élevées.

Ne disposant que de deux légions, Rebilus s'abstint de vouloir imiter César : au demeurant, l'Oltis, trop puissante pour être détournée ou endiguée, rendait impossible toute circonvallation. Il se contenta donc d'installer trois camps séparés sur un terrain suffisamment élevé pour interdire toute évacuation furtive de la citadelle.

Les deux hommes avaient au moins appris à Alésia que, pour soutenir un siège, il faut disposer d'un ravitaillement considérable. Ils savaient par ailleurs qu'Uxellodunum ne pouvait être pris d'assaut ; la forteresse dominait une crête entourée de rochers trop difficiles à escalader. Et il serait vain de recourir à une terrasse de siège, comme à Avaricum ; les murailles étaient si hautes, si périlleuses d'approche, que jamais les ingénieurs romains ne pourraient espérer les dominer. Pour peu que les assiégés disposent de suffisamment de nourriture, Uxellodunum pourrait soutenir un siège qui durerait jusqu'à ce que le gouvernement de César touche à sa fin.

Il fallait donc trouver du ravitaillement, et en énormes quantités. Pendant que Rebilus était occupé à édifier ses camps, et bien avant qu'il puisse dresser de nouvelles fortifications, Lucter et Drappès firent sortir deux mille hommes de la citadelle. Les Cardurques les accueillirent avec enthousiasme, leur offrant grain, viande, lard, légumes, ainsi que des poulets, des oies et des canards. Les fourrageurs s'emparèrent aussi du bétail – bœufs, porcs, moutons. Malheureusement, les terres des Cardurques étaient surtout consacrées à la culture du lin – le leur passait pour valoir celui d'Égypte. Il fallut donc aller voir les Pétrocores et autres tribus voisines. L'accueil fut nettement moins enthousiaste,

mais Drappès et Lucter s'en contentèrent, prenant au besoin ce qu'on ne leur donnait pas. Après quoi, ils firent demi-tour avec des mules et des chariots tirés par des bœufs.

Les guerriers restés à Uxellodunum, pendant ce temps, avaient mené la vie dure aux Romains ; ils attaquaient chaque nuit l'un ou l'autre des trois camps, si bien que Rebilus désespérait de pouvoir édifier les fortifications dont il avait besoin.

L'énorme convoi de ravitaillement s'arrêta à une douzaine de milles de la citadelle. Il y resterait un moment sous le commandement de Drappès, chargé de le défendre contre une éventuelle attaque romaine. Les émissaires venus d'Uxellodunum assurèrent les deux chefs que l'adversaire ignorait jusqu'à son existence. Connaissant parfaitement la région, Lucter le ferait entrer clandestinement dans la forteresse. Plus de chariots ! Tout serait chargé à dos de mulets, et le dernier mille parcouru en pleine nuit, aussi loin que possible des trois camps romains.

De nombreux chemins forestiers menaient jusqu'à la citadelle ; Lucter s'approcha aussi près qu'il put, puis attendit. Il ne se remit en route que vers quatre heures du matin, aussi discrètement que possible ; des chiffons de lin entouraient les sabots des mules. Le silence était surprenant ; le chef gaulois se sentit rassuré. Les sentinelles installées dans les tours de guet du camp romain le plus proche – un peu trop près à son goût – devaient sans doute somnoler.

Mais dormir pendant la garde était un crime puni de mort, et les inspections se montraient aussi féroces qu'imprévues.

S'il avait plu, Lucter aurait sans doute pu rejoindre Uxellodunum. Mais la nuit était si calme qu'on entendait couler l'Ortis – sans compter toutes sortes de bruits bizarres : cliquetis, froissements, chuchotements étouffés.

— Va réveiller le général, dit le responsable de la garde à l'un de ses subordonnés. Et sans bruit !

Redoutant une attaque surprise, Rebilus envoya des éclaireurs, tout en rassemblant ses hommes dans le plus grand silence. Il frappa juste avant l'aube, sans prévenir, à tel point que les Gaulois eurent à peine le temps de comprendre. Paniqués, ils coururent se réfugier dans la forteresse, abandonnant leurs mules. Bizarrement, Lucter, s'il réussit à s'échapper, ne tenta aucunement d'aller retrouver Drappès pour lui apprendre ce qui s'était passé.

Un prisonnier cardurque apprit l'existence du convoi à Rebilus, qui envoya ses Germains. Les cavaliers Ubiens étaient désormais accompagnés de fantassins, combinaison mortelle. Derrière eux, marchant sans perdre de temps, une des deux légions romaines. La lutte était inégale : Drappès et ses hommes furent faits prisonniers, tout le ravitaillement péniblement rassemblé tomba aux mains des Romains.

— Et j'en suis ravi ! dit Rebilus le lendemain en serrant la main de Fabius. Deux légions de plus, et pourtant nous n'aurons pas à chercher de quoi nous nourrir !

— Alors, dit Fabius, il est temps de commencer le blocus.

Quand César apprit la nouvelle, il décida de partir en avant avec sa cavalerie, laissant Quintus Fufius Calenus conduire les deux légions au rythme de marche ordinaire.

— Je ne crois pas que Rebilus et Fabius courent le moindre danger ! expliqua-t-il. Si tu rencontres des poches de résistance en route, Calenus, sois sans pitié ! Il est temps que la Gaule se voie passer le joug une bonne fois pour toutes.

Fabius paraissait préoccupé :

— Aucun de nous deux n'est ingénieur, et ceux qui sont ici ne sont pas à la hauteur.

— Tu voulais couper leur alimentation en eau ! dit César.

— Je crois qu'il le faut, sinon nous devons attendre que la faim les fasse sortir. Et rien ne prouve qu'ils soient à court, bien que Lucter n'ait pu leur faire parvenir son ravitaillement.

— J'en suis bien d'accord.

Tous deux se tenaient sur un éperon rocheux d'où l'on avait une vue parfaite d'Uxellodunum : on apercevait la source, comme le chemin menant à la rivière. Rebilus et Fabius avaient déjà placé des archers qui pourraient s'en prendre aux porteurs d'eau sans être victimes des tirs venus des remparts de la citadelle.

— Cela ne suffira pas, dit César. Rapproche les balistes et bombarde le chemin avec des pierres de deux livres. Et des scorpions !

Bientôt Uxellodunum ne put plus compter que sur la source, juste en dessous des murailles, où s'ouvrait une porte. Le problème se révélait beaucoup plus difficile pour les Romains : donner l'assaut serait inutile, le terrain étant trop accidenté, et trop exigu pour y placer plus de deux cohortes.

— Nous sommes coincés ! soupira Fabius.

— Fadaises ! lança César en souriant. Il nous faut d'abord ériger une rampe de terre et de pierres allant jusqu'à une cinquantaine de pas de la source. Le terrain est en pente, mais cela nous donnera une plate-forme plus élevée d'environ soixante pieds que là où nous sommes. En haut de la rampe, nous dresserons une tour de siège qui surplombera la source et permettra aux scorpions de tirer sur quiconque vient chercher de l'eau.

— Pendant la journée ! intervint Rebilus. Ils ne sortiront donc plus que la nuit. De surcroît, ceux de nos hommes qui bâtiront la rampe seront très exposés.

— Les mantelets y pourvoient, et tu le sais. L'essentiel, poursuit César d'un ton dégagé, est que la tour ait fière allure. Ainsi, les troupes qui en seront chargées croiront que j'en ai vraiment besoin. Mais ce ne sera qu'un écran de fumée. J'ai déjà vu nombre de sources de ce genre, notamment en Anatolie. Elle est alimentée par des ruisseaux souterrains, une bonne dizaine à en juger par son débit. Les sapeurs vont se mettre à la tâche sur-le-champ : chaque fois qu'ils en rencontreront un, ils le détourneront vers l'Oltis. Je ne sais pas combien de temps cela prendra, mais une fois tous les ruisseaux détournés, la source se tarira.

Fabius et Rebilus le contemplèrent, sidérés.

— Ne pourrions-nous pas nous contenter de faire cela, en nous épargnant la farce de la tour de siège ?

— Pour que les Gaulois comprennent où nous voulons en venir ? Rebilus, on exploite le cuivre et l'argent dans toute cette partie de la Gaule. Il doit y avoir dans la citadelle des gens qui connaissent la question. Et je ne veux pas voir se répéter ce qui s'est passé lors du siège des Atuatuques, quand mines et contre-mines s'entremêlaient – on aurait dit une meute de taupes en folie ! Seuls nos sapeurs seront au courant. C'est pourquoi il faut que la tour de siège ait l'air menaçante au possible. Je n'aime pas perdre des hommes, et nous veillerons à l'éviter, mais je veux aussi que tout se termine au plus tôt.

La rampe grimpa donc la pente, et la tour de siège commença son ascension. Stupéfaits, terrifiés, les défenseurs d'Uxellodunum répliquèrent par des jets de lances, de flèches, de pierres, de brandons enflammés, puis sortirent de la citadelle et attaquèrent en masse. L'affrontement fut féroce, les légionnaires étant persuadés de l'efficacité de leurs préparatifs ; ils défendirent farouchement leurs positions.

Bientôt la tour fut en flammes, en dépit des mesures de protection.

Le front étant très étroit, le gros des soldats romains resta en dehors du combat, se contentant d'encourager leurs camarades, les défenseurs de la forteresse faisant de même du haut des remparts. Au plus fort de la mêlée, César ordonna aux simples spectateurs de se retirer, d'entourer la citadelle puis de faire beaucoup de bruit, comme si un assaut général se préparait.

La ruse réussit : les Cardurques se retirèrent, permettant aux Romains d'éteindre les incendies. La tour de siège reprit son avancée, mais ne fut jamais mise en œuvre : sous terre, les sapeurs avançaient inexorablement et, un par un, tous les ruisseaux alimentant la source furent détournés. Elle cessa de couler pratiquement au moment où la tour aurait dû être garnie de pièces d'artillerie.

Ce fut pour les assiégés comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Le message n'était que trop clair : les Tuatha s'inclinaient devant la puissance de Rome, ils abandonnaient la Gaule par amour de César. À quoi bon combattre encore, quand les dieux lui souriaient ?

Uxellodunum se rendit.

Le lendemain, César convoqua un conseil rassemblant tous les légats, les préfets, les tribuns militaires et les centurions présents. Parmi eux, Aulus Hirtius, venu avec les deux légions de Quintus Fufius Calenus.

— Je serai bref, dit-il, assis en tenue militaire sur sa chaise curule, la baguette d'ivoire de son *imperium* maintenue au creux de l'avant-bras.

Peut-être était-ce la lumière de la grande salle de la citadelle, entrant par une vaste ouverture derrière les cinq cents



14175

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 4 août 2024

Dépôt légal août 2024
EAN 9782290403365
OTP L21EPLN003687-624298

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion